

Zeitschrift: Technische Mitteilungen / Schweizerische Telegraphen- und Telephonverwaltung = Bulletin technique / Administration des télégraphes et des téléphones suisses = Bollettino tecnico / Amministrazione dei telegrafi e dei telefoni svizzeri

Herausgeber: Schweizerische Telegraphen- und Telephonverwaltung

Band: 12 (1934)

Heft: 4

Artikel: Quelques souvenirs de ma carrière de téléphoniste 1883 à 1923

Autor: Geneyne, Eugénie

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-873527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques souvenirs de ma carrière de téléphoniste 1883 à 1923.

Ce n'est pas sans émotion, vous le comprendrez facilement, que, répondant à la demande de la rédaction, je remonte aux lointaines années de mon début à la centrale téléphonique de Genève . . . je dis lointaines années à juste titre, puisque ce fut en avril 1882 que je fis mon examen de postulante (il était 5 heures du soir . . .). Nous nous étions présentées 80 pour cette épreuve, et je sortis cinquième. Une année plus tard, soit en avril 1883, il y a donc plus de cinquante ans, je fis mon entrée au bureau.

A cette époque, un apprentissage de quinze jours, durant lequel il s'agissait de „mémoriser“ les quatre cents numéros des abonnés et de se mettre au courant des quelques règlements alors en vigueur, suffisait à une jeune téléphoniste pour qu'elle puisse prendre part au travail effectif de la station. Bientôt vint l'heure où pour la première fois je me vis toute seule de service (c'était un dimanche après-midi). J'éprouvais, vous le pensez bien, une grande appréhension, souhaitant du fond de mon cœur que personne n'appelle, tant j'avais peur d'être prise au dépourvu. Bref, ce furent alors les heures de crainte qu'éprouve toute débutante dans une carrière où elle désire faire de son mieux et accomplir le devoir qui lui incombe. Je dois avouer que mes frayeurs furent vaines car, en ce temps-là, les appels étaient plutôt rares le dimanche après-midi.

Le local dans lequel nous étions installées se trouvait situé sur le toit de l'ancienne poste du Stand; nos fenêtres donnaient à ras de la toiture. J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, une gravure de cette époque sur laquelle je revois les trois baies jumelées qui étaient, à droite: celle du bureau de notre chef, M. Isler, et de son adjoint, au milieu: celle de la centrale téléphonique, à gauche celle du laboratoire. Bien modeste alors, je vous l'assure, notre chère petite station! Les fils aériens, aboutissant à une tourelle au-dessus du toit, arrivaient de tous côtés en formant une immense toile d'araignée, puis ils descendaient dans une sorte de cheminée, pour être reliés aux fusibles, puis aux pupitres. Cette cheminée se fermait chaque soir par un cadre vitré. Si l'on voulait atteindre les fils, on devait installer une échelle, depuis le bureau, dans la cheminée en question.

Faisons maintenant, si vous le voulez bien, un tour dans le local de la centrale proprement dite. Il s'y trouvait huit pupitres d'abonnés, plus celui des pompiers que nous alertions compagnie par compagnie, tous les soirs à 8 heures, afin de vérifier la sonnerie. Le microphone et le téléphone mobiles étaient alors ajustés aux pupitres, et nous devions par conséquent répondre et travailler debout. Le plancher était recouvert entièrement d'un tapis de jute qui, bien que balayé soigneusement, n'en révéla

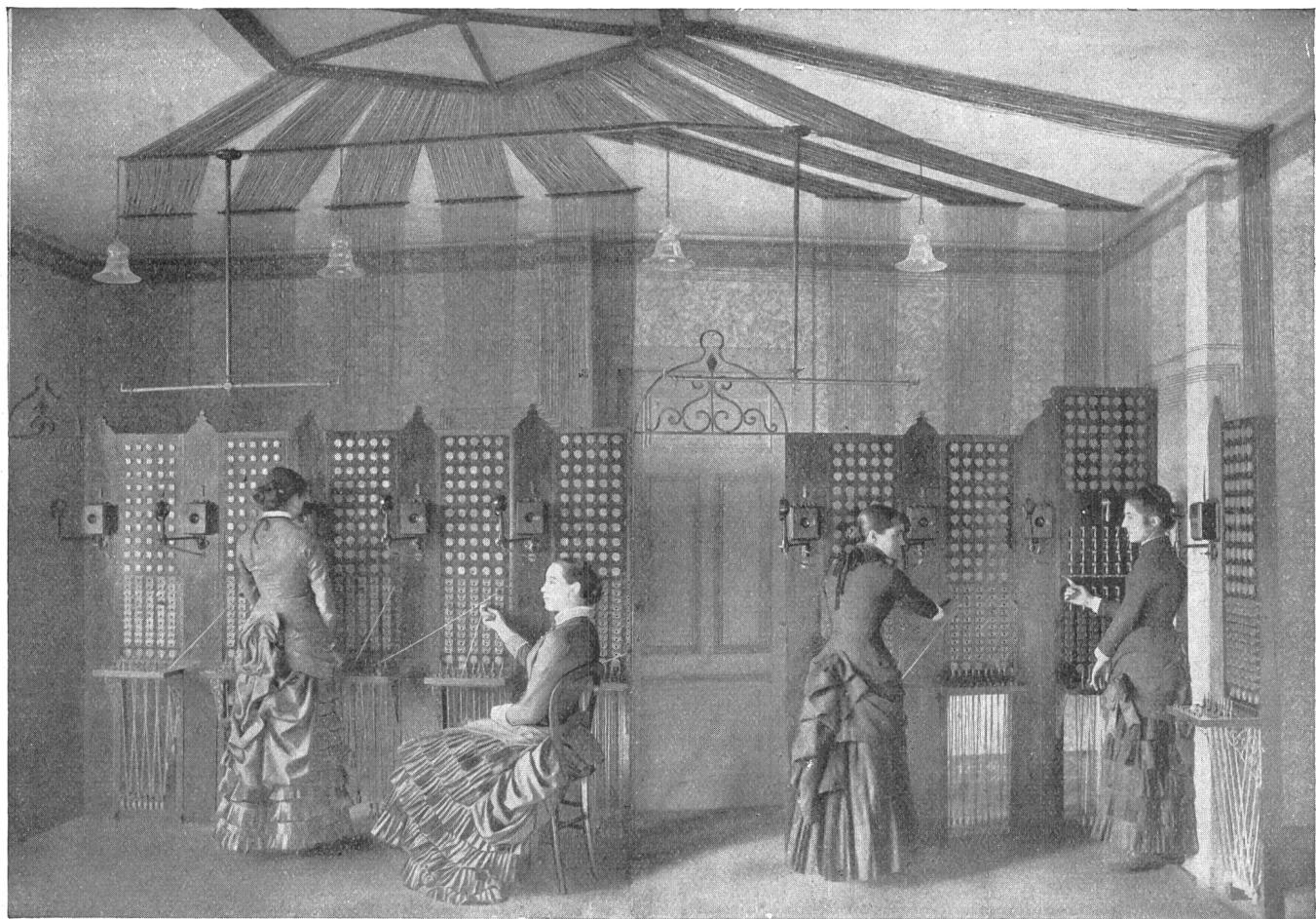


Fig. 1. Les premières téléphonistes de Genève dans leur pittoresque costume.

pas moins, quand on l'enleva, des réserves aussi insoupçonnées qu'abondantes. Dans un coin de la pièce, un grand canapé recouvert de toile cirée servait de lit de repos pour le service de nuit; on pouvait en soulever une partie pour y ranger la literie; à noter que nous devions apporter chacune nos draps.

Un détail plutôt pittoresque: nous n'avions point de W. C. et il fallait avoir recours à ceux du Consulat d'Italie ou du Consulat américain, dont les bureaux étaient situés à un autre étage. Ce ne fut que sous le règne de notre deuxième chef, M. Abrezol, que les conditions matérielles de cette installation précaire s'améliorèrent.

Le service de nuit revenait toutes les cinq nuits, du fait que nous n'étions que cinq téléphonistes. Il comprenait les heures suivantes: de 8 heures à midi, de 1 heure à 6 heures, puis retour pour la nuit, de 9 heures à 8 heures du matin. On nous donnait un franc de gratification par service de nuit. Chacune de nous, à tour de rôle, devait donc passer ces heures de service de nuit toute seule, et c'était une grande imprudence. Plus ou moins poltronnes, quelques-unes de nous redoutaient ce service, et je me souviens avoir entendu une nuit des craquements mystérieux sur le toit qui me firent éprouver une frayeur tellelement affreuse, qu'après avoir prévenu le concierge, je courus à la glace pour voir si mes cheveux n'étaient pas devenus blancs. C'était encore un peu tôt! Bien entendu, le concierge, après avoir fait une ronde, ne découvrit rien.

En ce temps-là, le service de nuit était surtout utilisé en cas d'incendie et les autres appels étaient fort rares. Il arrivait même fréquemment que nous n'étions pas appelées du tout et qu'il nous était permis de dormir toute une nuit d'affilée, d'un œil ou plutôt d'une oreille. Chaque soir, les veilleurs de Saint-Pierre nous appelaient sur le coup de 10 heures avec un cordial: — „Bonsoir, Mademoiselle, nous sommes là“, et parfois ils ajoutaient: — „Il fait un beau clair de lune sur la ville.“ Ainsi, nous échangions quelques mots avec eux, puis tout rentrait dans le calme. Les incendies étaient notre terreur à toutes, car malgré notre dextérité et notre bonne volonté, nous ne pouvions jamais empêcher qu'il n'y eût des plaintes: — Nous aurions dû faire comme ceci ou comme cela, ou encore: Nous n'aurions pas dû faire ci ou ça.

Cependant, je me hâte d'ajouter qu'il y avait à ces plaintes bien des compensations, car la grande majorité de nos abonnés étaient tout à fait bons avec nous, et pendant longtemps, durant ces premières années, nous fûmes traitées comme des enfants gâtées. Il serait trop long de remémorer ici tous les bons souvenirs que je garde de cette époque; pourtant je citerai certaines parties de break (offertes par de grandes entreprises de voituriers) que nous fîmes toutes ensemble, mes collègues et moi, et qui furent de belles, bien belles heures. Combien d'autres gâteries encore; jusqu'à l'administration du théâtre qui nous envoyait des billets.

Je me rappelle d'une explosion qui eut lieu dans une cave de la poste; bientôt la fumée envahit la cage de l'escalier, puis la maison. Comme vous le pensez

bien, les téléphonistes ne se sentaient pas très à l'aise, et pour les tirer d'embarras, il fallut qu'on les fit passer, par le toit, sur la maison voisine. Mon service fit que je ne pris pas part à ce sauvetage, et je ne vous cacherai pas que j'en étais bien contente. Pourtant, grâce à ce que mes collègues m'en racontèrent, et à les voir encore tellement bouleversées les jours suivants, je n'eus aucune peine à m'imaginer ce qu'avait dû être cette fuite mouvementée par les toits, facilitée par la sollicitude et les précautions qu'y apportèrent nos bons amis, les monteurs. Quelques jours s'écoulèrent, puis nous fîmes de bons rires en nous remémorant les différentes phases de ces heures bouleversées.

Le trafic augmentait rapidement à la centrale téléphonique et si le nombre d'employées s'accroissait, ce n'était pas sur un rythme égal; aussi étions-nous obligées de nous remplacer mutuellement en cas de vacances. A cette époque-là, nous avions droit à huit jours de congé; puis, plus tard, grâce à l'intervention de la société pour l'observation du dimanche, nos services dominicaux nous furent rendus en jours de vacances groupés.

L'une de mes quatre collègues du début, toutes disparues aujourd'hui, fut nommée au poste de surveillante, qui portait alors le nom pompeux de Directrice. Ce fut, je dois vous l'avouer, une innovation qui nous fut tout d'abord assez pénible; mais avec un peu de doigté de sa part et de bonne volonté de la nôtre, l'habitude en fut bientôt prise et tout marcha très bien. Je tiens à profiter de l'occasion qui m'est offerte pour dire le bon souvenir que j'ai conservé de notre première surveillante.

Le service devenait de plus en plus intense dans cette première station, où l'on ajoutait pupitre après pupitre, et ce fut une période de travail inoubliable. Pour raccorder les pupitres, il y avait des boutons marginaux et nous avions organisé au milieu de la station un service qui nous indiquait les numéros libres; mais il arrivait parfois qu'un de ceux-ci était déjà occupé ou que l'un d'entre eux restait seul, d'où désastre, suivi de vives réclamations quand nous ne nous en apercevions pas tout de suite. Comme nous avions l'habitude de nous tirer d'affaire toutes seules, il nous vint à l'idée de faire un tableau des marginaux libres. La téléphoniste proposée à ce service nous en indiquait un qu'elle biffait, et nous parvîmes ainsi à un très bon résultat. Chaque jour, nous procédions à la vérification des fiches et à leur réparation, et nous cherchions même souvent certains dérangements. Quel heureux temps!

En 1884, si je ne me trompe, une épidémie de typhus ayant sévi dans toute la population, le personnel de la centrale téléphonique fut également atteint par elle et ce fut pour celles qui demeurèrent valides l'occasion de vivre une époque vraiment héroïque, car nous nous trouvions prises fort au dépourvu, n'ayant pas de remplaçantes préparées. Celles qui étaient demeurées debout durent assurer le service par des heures supplémentaires nombreuses, qu'on devait nous rendre plus tard, mais qu'aucune de nous ne put jamais récupérer. Mais nous n'étions pas regardantes et c'est de bon cœur que nous accomplîmes cet effort.

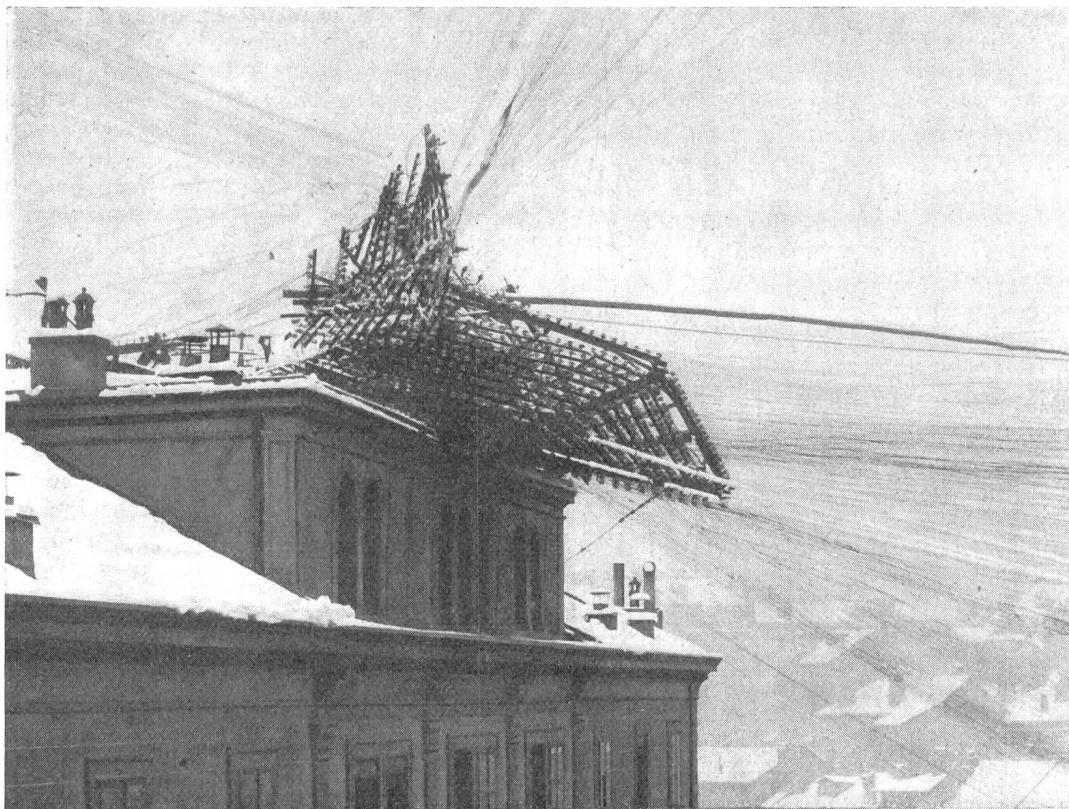


Fig. 2. Support central des fils du téléphone à Genève, démolie par la chute de neige du 5 mars 1898 (environ 1800 fils).

En 1890 notre chef, M. Abrezol, auquel tout le personnel était très attaché, fut appelé à de plus hautes fonctions et dut nous quitter.

En avril 1892, notre deuxième surveillante étant démissionnaire, je fus nommée à sa place.

Il vint un moment, cependant, où l'ancienne station ne pouvait réellement plus suffire au mouvement intensifié du trafic téléphonique, et notre installation dut faire place à une nouvelle station plus moderne genre multiple, avec clapets que nous devions remonter. Là se place encore un des bons souvenirs de ma carrière: c'est la nuit où fut mise en service la nouvelle station; nous étions trois ou quatre téléphonistes, il y avait là nos bons moniteurs et, naturellement, notre chef et son adjoint. Le travail pressait et ne manquait pas et le temps ne nous parut pas long; au milieu de la nuit, nous fîmes un pique-nique plein de gaïté et de cordialité. Les changements apportés à l'installation nous obligèrent, bien entendu, à un nouveau petit apprentissage et compliquèrent naturellement celui des nouvelles venues. Nous étions toujours obligées, toutes, de connaître par cœur les numéros de nos abonnés, ce qui se compliquait aussi du fait du grand nombre de nouveaux clients. Cependant, cette installation nous apportait une grande amélioration et nous permettait de travailler assises désormais.

Comme la première centrale téléphonique, cette deuxième station fut photographiée et cette photo fut reproduite dans la „Patrie Suisse“, en 1895. Ceci donna lieu à un incident assez amusant: en effet un journal, mettons humoristique, de notre ville, actuellement disparu et qui s'appelait le *Carillon*,

au vu de cette photo, en donna une reproduction caricaturée, c'est-à-dire que notre local était très exactement reproduit, mais qu'on y voyait les „Demoiselles du Téléphone“ dansant au son de la guitare, tandis qu'un abonné tempêtait à son appareil parce qu'on ne lui répondait pas. Cela déplut fort à notre chef. Inutile d'ajouter que nous n'étions pour rien dans cette facétie de journaliste, mais ceci prouve que l'intérêt porté aux téléphonistes par les feuilles de ce genre date de loin.

C'est pendant l'année 1898, exactement dans la nuit du 4 au 5 mars, que se produisit une catastrophe dont beaucoup se souviennent encore. Il neigeait lentement, mollement, et la neige collante adhérait aux fils aériens qui ployaient sous son poids. La téléphoniste qui faisait le service de nuit entendit des craquements dans la tourelle qui surmontait l'édifice, et ces craquements d'instant en instant allaient s'accentuant. Elle tint le chef et le personnel des lignes au courant de la situation jusqu'au moment où la tourelle, sur laquelle tous les fils aériens aboutissaient, s'écroula dans un fracas épouvantable. Il était 1 heure et demie du matin. Chef et personnel des lignes furent rapidement sur place et l'on s'imaginera facilement quel fut l'émoi de la téléphoniste qui, heureusement et par hasard, avait ce soir-là auprès d'elle une jeune téléphoniste qu'elle initiait au service. A Zurich, si je me souviens bien, je crois qu'il y eut à peu près à la même époque une catastrophe du même genre, produite également par la neige, et c'est à la suite de ces deux accidents qu'il fut décidé que le service de nuit se ferait dorénavant par deux téléphonistes, ce qui offrait une bien plus grande sécurité.

L'accident du 5 mars 1898 avait interrompu toute communication avec la plus grande partie de nos 3600 abonnés, et un très petit nombre d'entre eux seulement étaient demeurés reliés à la centrale. Ceci prouve l'envergure du désastre.

Notre chef, M. Vanoni, ayant été appelé à son tour, le 1^{er} mai 1898, à un poste plus élevé, il fallut le remplacer. Le choix se porta sur M. Tallichet, qui devint notre quatrième chef.

La poste du Stand devant être reconstruite, on choisit ce moment pour procéder à une troisième transformation de notre station, dont l'entrée, qui se trouvait sur la place de la Poste, fut transférée sur le quai de la Poste. Pendant cette transformation, un escalier de bois extérieur prenant sur le quai et nous conduisant à notre bureau fut utilisé.

A l'occasion de cette transformation, nous descendîmes d'un étage; les fils étant devenus souterrains, on dut surélever le plancher de notre local, dont les fenêtres arrivèrent ainsi à ras du sol. Cette nouvelle installation nous valut de nouveaux multiples avec clapets remontant automatiquement en plaçant la fiche.

Je ne vois rien de bien saillant dans cette époque, que je puisse vous raconter; ce qui pourrait être dit n'a pas sa place ici, où nous ne voulons, n'est-il pas vrai, n'évoquer que de bons souvenirs.

En 1909, je fus désignée comme surveillante interurbaine. Je dois avouer que ce fut pour moi un hasard providentiellement heureux. A cette époque, j'eus quelques difficultés à traverser, mais j'avais une si grande confiance dans l'avenir que je lui laissai le soin de remettre chaque chose à sa place. Le temps me prouva combien j'avais eu raison.

Mon désir était aussi que les téléphonistes aient

confiance en moi, et je crois qu'elles ne le regrettèrent jamais, car je m'efforçai de prendre leur cause en mains, sans jamais cependant faire tort au service. Il faut que je dise combien de sympathie et d'affection je trouvai dans le personnel et quel désir de bien travailler il y avait dans le nouveau groupe où le hasard me plaçait. Les années passées aux „interurbaines“ comptent parmi les meilleures de ma carrière, car j'y ai rencontré une collaboration idéale, qui était d'un très grand secours dans ce service dont l'importance s'affirmait de jour en jour. (Que de statistiques nous faisions pour nous rendre compte du trafic croissant!) Travailler comme nous le faisions est une joie quand tout se passe dans une atmosphère de bienveillance, et le service en est de beaucoup facilité.

Avant de changer de sujet, je voudrais ajouter un petit détail technique. Au début, il entrait dans les attributions des surveillantes de s'occuper de la comptabilité et il en fut ainsi jusqu'au jour de la création d'un bureau spécial.

En dehors de notre travail, bien des liens amicaux et sociaux nous unissaient: c'est ainsi que pendant l'année 1891 nous avions créé une petite caisse d'épargne, qui dura quelques années, puis fut fin par le départ de plusieurs de nos collègues, démissionnaires. En 1897, ayant demandé mon admission dans la Caisse d'assurance sur la vie, institution qui n'était malheureusement pas encore connue du personnel féminin, je réussis à entraîner plusieurs de mes collègues et, par la suite, il entra si bien dans les traditions de faire connaître cette caisse à toutes les téléphonistes que les formulaires les mettant au courant de ses statuts leur étaient automatiquement remis au moment de leur nomination.

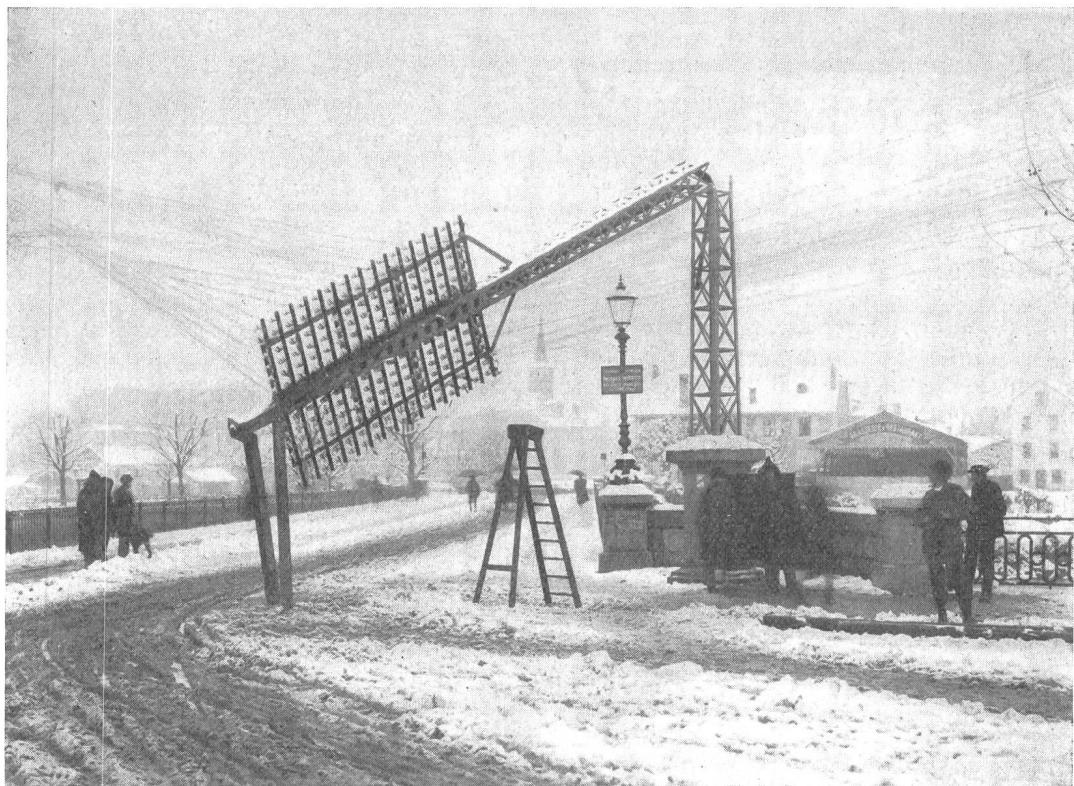


Fig. 3. Pylône téléphonique Quai du Cheval Blanc à Genève, démolie par la chute de neige du 5 mars 1898.

Puis, en 1906, ce fut la création d'une seconde caisse d'épargne, beaucoup plus importante et qui, si je ne me trompe, dura jusqu'après la guerre. Pendant les années 1914/1918, nous avions fondé une Caisse de secours dans le but de participer à quelques œuvres utiles. C'est ainsi que nous eûmes l'occasion d'héberger dans des familles sûres tout d'abord une petite fille de parents suisses habitant l'Allemagne, puis un petit garçon d'origine suisse habitant la France, et cela pendant quelques semaines chacun. Les œuvres s'occupant des soldats suisses eurent tout naturellement une part dans nos dons, ainsi que les œuvres de secours aux internés. Les œuvres genevoises et suisses furent toujours en tête de nos préoccupations.

Chaque hiver, nous nous réunissions en un banquet suivi de plusieurs heures de gaîté et de fous-rires et, comme de juste (? Réd.), les messieurs étaient exclus de ces festivités.

Le 23 mars 1920, l'Union des femmes ayant institué une série de conférences sur ce sujet: „Quelle profession choisir pour nos filles?“ la soussignée fit, à la demande de cette association, une causerie sur la carrière de téléphoniste, au sujet de laquelle le „Mouvement féministe“, journal de l'Union des femmes, écrivit ce qui suit:

„Mlle Geneyne a parlé avec un enthousiasme que ne tempérait aucune réserve, de la profession de téléphoniste, où elle voit une carrière d'avenir pour de nombreuses jeunes filles, le développement toujours plus grand des services interurbains absorbant toutes les forces que libéreront peu à peu les installations du téléphone local automatique...“

Quand je me suis décidée, non sans émotion et même avec un peu de chagrin, à prendre ma retraite (j'avais alors quarante ans de service; j'avais beaucoup désiré atteindre ce nombre), je jugeai ma carrière administrative terminée et sentis qu'il était

temps de laisser ma place à celles qui me suivaient. Je reçus de tous côtés tant de témoignages de sympathie et de reconnaissance que j'en suis encore toute émue; l'administration et mes chefs m'exprimèrent leur estime en des termes qui me touchèrent profondément, et mes collègues me montrèrent leur affection d'une manière vraiment émouvante. Enfin, pour ne pas renoncer à la tradition à laquelle je fais allusion dans un autre passage, un petit journal comique de notre ville voulut bien consacrer à mon départ quelques lignes en déplorant les quarante ans consacrés au téléphone et au célibat; quelques dessins bien sentis me représentant sous un aspect peu engageant accompagnaient ce texte que mes chères collègues n'osaient pas me montrer et qui pourtant me fit bien rire. Je dois ajouter, pour corriger l'effet de ce petit journal, que la „Tribune de Genève“ parla en termes très touchants et courtois de ma carrière, résumant dans ses grandes lignes et d'une manière très aimable la quarantaine d'années qui s'étaient écoulées depuis mon entrée dans la minuscule station de la vieille poste du Stand.

Bien qu'éloignée maintenant du bureau, je suis demeurée en relations avec mes collègues d'autrefois, celles des dernières années s'entend, la plupart des autres ayant disparu ou s'étant éloignées d'ici. Mes chères amies, car elles sont de vraies amies, viennent régulièrement une fois par mois passer quelques heures en ma compagnie et nous renouvelons et rafraîchissons nos souvenirs qui suscitent bien souvent des rires joyeux et parfois des attendrissements.

Je ne voudrais pas terminer ce résumé sans répéter combien je conserve des chefs sous la direction desquels j'ai travaillé un souvenir excellent; de leur côté, ils me témoignèrent souvent leur estime en des circonstances où j'y fus particulièrement sensible, et certainement cette estime fut une des précieuses satisfactions de ma carrière.

Eugénie Geneyne.

Unser Telephon.

Bruchstücke aus einem Vortrag, gehalten von Hrn. Inspektor Wunderlin.

Die Telephonverwaltung wird vom 1. Juli an einen Taxabbau durchführen, der, obwohl er dem einzelnen Teilnehmer bescheiden erscheinen mag, etwa 2 Millionen Franken Einnahmen-Verminde rung mit sich bringt. Man bedenke jedoch, dass die Leistung der Telephonverwaltung nicht im Taxabbau liegt, sondern in der Beschleunigung und Verbesserung des Telephondienstes, den sie dem Volke bietet. Diese Dienstverbesserung ist für alle sicher nutzbringender als ein Taxabbau, der die technische Entwicklung hemmt. Dennoch ist es der Verwaltung gelungen, die Taxen abzubauen und die monatliche Bezahlung des Abonnements einzuführen, die ein altes, sogar eines der ersten Postulate der Telephonwerbung gewesen ist. Wir erwarten davon eine Erleichterung für die Verbreitung des Telephons im Mittelstand, denn Geschäftsleute ohne Telephon sollte es heute nicht mehr geben. Und dennoch gibt es noch 20—30% Gewerbetreibende, die glauben, dass das Telephon für sie überflüssig sei.

Wir haben die Werbung von Nebenstellen verstärkt mit dem Erfolg, dass in den letzten drei Jahren immer noch ein schöner Zuwachs zu verzeichnen ist. Die Telephonverwaltung hat letztes Jahr ein hocherfreuliches Geschäftsergebnis erzielt, obwohl der Ertrag aus den Ferngesprächstaxen pro Stromkreiskilometer seit 10 Jahren im Sinken begriffen ist. Wir hatten 1920 pro Stromkreiskilometer 250 Fr. Einnahmen, 1933 nur noch Fr. 98. Als kluge Geschäftsleute werden Sie fragen, wie denn das bessere Resultat herausgeholt werden konnte. Die Antwort lautet: Vor allem dank den sinkenden Baupreisen für den Stromkreiskilometer vieladriger Kabel. Den Vorkriegswert gleich 100 gesetzt, sind die Materialpreise von 330% im Jahre 1920 nunmehr auf 100% gefallen. Parallel zu dieser Senkung der Materialpreise konnte auch der Anlagewert pro Stromkreiskilometer gesenkt werden. Die frühere Verteuerung bedeutet für unser Anlagekonto eine Mehrbelastung von nahezu 100 Millionen Franken. Hätten wir den